

BERNOULLI (Jean), fils du précédent, né à Bâle en 1744, mort à Berlin en 1807, s'acquit, fort jeune encore, une grande réputation comme philosophe, astronome et mathématicien. Docteur en philosophie à treize ans, il fut nommé, à dix-neuf ans, astronome à l'Académie de Berlin; puis il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Pologne, et, de retour à Berlin, en 1779, il devint directeur de la classe des mathématiques à l'Académie de cette ville. Membre des Académies de Londres, de Pétersbourg, de Stockholm, Bernoulli a laissé, outre de nombreux mémoires et quelques traductions, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Recueil pour les astronomes* (Berlin, 1772-1776, 3 vol.); *Lettres sur différents sujets*, etc. (1777-1779, 3 vol.); *Description d'un voyage en Prusse, en Russie et en Pologne* (1779, 6 vol.); *Lettres astronomiques* (1781); *Recueil de voyages* (1781-1785, 16 vol.), etc.

BERNOULLI (Jérôme), naturaliste, né à Bâle en 1715, mort en 1829, était de la même famille que les précédents. Fils d'un marchand droguiste, il suivit la profession paternelle, tout en s'adonnant avec passion à l'histoire naturelle, surtout à la minéralogie; puis il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande. Dans ses voyages, Jérôme Bernoulli se mit en relation avec les principaux naturalistes de l'époque et acheta de se former un riche cabinet d'histoire naturelle, qu'il légua à sa ville natale. Il occupa à Bâle plusieurs emplois importants, notamment la présidence du conseil, et publia d'intéressantes observations dans plusieurs recueils scientifiques.

BERNOULLI (Jacques), physicien, frère du précédent, né à Bâle en 1759, mort en 1789, reçut des leçons de Daniel Bernoulli et le suppléa plus tard dans sa chaire de physique à Bâle. S'étant mis à voyager, il se fixa à Saint-Petersbourg, où il professa les mathématiques, et mourut à l'âge de trente et un ans, en se baignant dans la Néva. Il donnait les plus brillantes espérances, ainsi qu'on en peut juger par ses *Mémoires*, insérés dans les *Novæ acta Academiæ Petropolitanae*.

BERNOULLI (Christophe), savant suisse, de la famille des précédents, né à Bâle en 1782, mort en 1863. Après avoir étudié à Neuchâtel, à Göttingue et à Halle, il devint, en 1802, professeur dans cette dernière ville. Quelques temps après, il visita Berlin et Paris, et, de retour dans sa ville natale, il y fonda une maison d'éducation, qu'il laissa en 1817 pour occuper la chaire d'histoire naturelle à l'université. A la fois physicien, naturaliste, économiste, technologiste, Christophe Bernoulli a édité, avant 1830, *Le Feuille du citoyen*, les *Archives suisses de statistique* et d'économie sociale et publié un assez grand nombre de traités spéciaux, parmi lesquels nous citerons : *Sur la phosphorescence de la mer* (1802); *Anthropologie physique* (1804, 2 vol.); *Guide du physicien*; *Guide du minéralogiste* (1811); *Influence pernicieuse des corps de métiers sur l'industrie* (1822); *Éléments de la théorie des machines à vapeur* (1824); *Fabrication du coton* (1825); *Manuel de technologie* (2^e édit., 2 vol., 1840); *Manuel de la théorie des machines à vapeur* (2^e édit., 1847); *Traité de physique, de mécanique et d'hydraulique industrielle* (2 vol.); *Histoire de la fabrication du coton en Angleterre*, ouvrage imité de l'anglais de Baines (1836); *Traité de statistique* (1840); *Encyclopédie manuelle de statistique* (1850), etc. — Son frère, Jean-Gustave BERNOULLI, né à Bâle en 1811, a publié, en allemand, le *Vade-mecum du mécanicien*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions.

BERNOULLIE, s. f. (bèr-nou-lli, ll mill.; de Bernoulli, célèbre géomètre). Bot. Genre formé aux dépens des benoites. V. *GENUM*.

BERNSTADT, ville de Prusse, prov. de Silésie, régence et à 32 kil. E. de Breslau, sur la Weida. 3,700 hab.; brasseries, distilleries, tanneries, fabriques de draps, toiles.

BERNSTEIN, ville de l'empire d'Autriche, en Hongrie, comitat d'Eisenbourg, à 40 kil. S.-O. d'Edenbourg. 2,125 hab.; chanvre, lin, raffineries de soufre et exploitation de pyrite.

BERNSTEIN (Jean-Gottlieb), médecin allemand, né à Berlin en 1747, mort à Neuwiged en 1835. Après avoir exercé la chirurgie à la cour de Saxe-Weimar, puis à Halle, il se rendit à Berlin et y fut nommé professeur à la nouvelle faculté qui venait d'être fondée. Il a publié beaucoup d'ouvrages sur la chirurgie et la médecine, notamment : *Dictionnaire de chirurgie* (1787, 2 vol., in-8°); *Manuel pratique d'accouchement* (1790); *Manuel, par ordre alphabétique, sur les principaux sujets d'anatomie, de physiologie et de médecine légale* (1794, 3 vol.); *Histoire de la chirurgie, depuis les commencements jusqu'à l'époque actuelle* (1822-1823, 2 vol., in-8°), etc.

BERNSTEIN (Georges-Henri), orientaliste allemand, né à Cospeda, près de Weimar, en 1739, mort en 1860. Après avoir étudié à Iéna, Leipzig, Göttingue et enseigné pendant deux ans à Iéna, il fut appelé à l'université de Berlin en 1813, comme professeur extraordinaire pour les langues orientales. Bientôt après, suivant l'exemple de beaucoup de ses collègues et de presque tous les étudiants, il s'engagea dans l'armée prussienne et fit comme officier la campagne de France. Il était attaché à

l'état-major de Blücher, qui le nomma gouverneur de Bruxelles et de Gand. Bernstein suivit ensuite Blücher en Angleterre, et visita pendant son voyage les bibliothèques de Cambridge, d'Oxford et de Londres. Il y recueillit de riches matériaux pour ses études, et, après avoir parcouru l'Ecosse et l'Irlande, il revint à Berlin en 1819. Deux ans après (1821), l'université de Breslau le nomma professeur ordinaire pour les langues orientales. Il occupa cette chaire jusqu'en 1859, fit pendant ce temps de nouveaux voyages, l'un en Angleterre (1836), l'autre en Italie (1842), pour visiter les bibliothèques et compléter ses recherches sur la géographie syriaque, et, après avoir célébré le cinquantième anniversaire de son doctorat, il se retira dans la petite ville de Lobau pour y travailler à son grand dictionnaire syriaque, dont malheureusement il ne put publier que la première livraison. Il était peut-être le premier syriaciste du XIX^e siècle. Ses ouvrages de philologie orientale sont très-estimés, et son dictionnaire syriaque aurait comblé une lacune qui ne le sera peut-être pas de longtemps. Nous citerons, parmi les écrits de ce philologue distingué, des dissertations *Sur quelques traductions du Nouveau Testament* (Breslau, 1837); *Bar-Bahud* (Breslau, 1842); *Barthelemy* (Berlin, 1847); un lexique de la *Chrestomathia syriaca* de Birsch (Leipzig, 1832-1836, 2 vol.); des éditions de divers ouvrages, entre autres, d'un ouvrage arabe intitulé *De initis et originibus religionum in Oriente deservatum* (1817); de la *Grammaire* et de la *Chrestomathie arabes* de Michaëh (1817); de l'ouvrage sanscrit *Hitopadesa* (1823), etc.

BERNSTORFF, illustre famille d'origine bavaroise ou autrichienne, établie, dès le XIII^e siècle, dans le Mecklembourg, s'est divisée en plusieurs branches dont l'une, fixée en Danemark, a donné à ce pays trois hommes d'Etat, dont deux sont encore vénérés dans cette contrée.

BERNSTORFF (Jean-Hartvig-Ernest DE), né le 13 mai 1712, mort le 19 février 1772. Après de brillantes études à l'université de Tubingue et de longs voyages à travers l'Europe, il fut présenté, par les frères Plessen, ses parents, à la cour de Danemark. Le roi Christian VI le nomma chambellan en 1732, et, la même année, ministre danois près de la cour de Saxe. Pendant dix-neuf ans, il poursuivit la carrière diplomatique, qu'il ne quitta qu'en 1751, pour rentrer à Copenhague, où il occupa le poste de ministre des affaires étrangères. Dans ces nouvelles fonctions, Bernstorff, animé d'un zèle ardent pour la paix, troublée alors par la guerre de Trente ans, s'interposa entre les parties belligères et conclut, avec la Suède (1756), le fameux traité de neutralité armée, auquel la Russie adhéra quatre ans plus tard. Un moment, toutefois, il fut obligé de faire trêve avec ses sentiments pacifiques. L'impératrice de Russie, Elisabeth, étant morte, son successeur Pierre III, ci-devant duc de Holstein-Gottorp, fit valoir ses anciens droits sur ce duché, déclarant qu'il n'y renonceraient qu'autant que le Danemark lui céderait en échange les domaines d'Oldenbourg et Delmenhorst, et qu'il lui payerait, en outre, une somme de 800,000 écus. Bernstorff ayant rejeté ces conditions, on se prépara de part et d'autre à la guerre, que la mort soudaine et tragique de Pierre III empêcha seule d'éclater. Catherine II, plus accommodante que son prédécesseur, termina cette affaire à la satisfaction du Danemark, et, en récompense de l'habileté qu'il avait déployée dans la négociation, Bernstorff reçut le titre de comte danois. Bernstorff exerça aussi une influence salutaire sur les affaires intérieures du Danemark. Protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts, il leur imprima un vigoureux essor; en outre, il développa le commerce, l'agriculture et l'industrie; affranchit la navigation des entraves qu'elle avait rencontrées jusqu'alors dans les mers des Indes et d'Islande, et lui ouvrit des voies nouvelles. On reproche cependant à Bernstorff d'avoir prodigué les faveurs de l'Etat au détriment d'une sage économie, comme aussi d'avoir exagéré la rigueur des tarifs de douanes, dans le but de protéger l'agriculture et l'industrie indigènes à la mort de Frédéric V. Malgré les intrigues, il se maintint dans sa position; mais il dut céder enfin à la prépondérance de Struensee, et se retira à Hambourg. Rappelé avec honneur à la chute de ce ministre, il se disposait à revenir en Danemark, lorsqu'il mourut subitement, frappé d'apoplexie.

BERNSTORFF (André-Pierre), neveu du précédent, né le 28 août 1735, mort le 21 juin 1797. Il étudia à Leipzig, à Gènes et à Göttingue, puis visita les principaux Etats de l'Europe. Tandis qu'il se trouvait en Italie (1754), il fut nommé chambellan du roi de Danemark, vint à Copenhague (1759), où il occupa divers postes dans la haute administration, suivit son oncle dans sa retraite, qu'il abandonna aussitôt après l'exécution de Struensee, pour rentrer à Copenhague et y prendre la direction des affaires étrangères. Un des premiers actes de son ministère (31 mai 1773) fut la ratification du traité négocié par son oncle avec la Russie, traité d'après lequel toutes les branches de la maison de Kiel, renonçant à leurs prétentions sur le Slesvig méridional, le roi de Danemark était investi, en quelque sorte, de la souveraineté absolue du Holstein. Malgré beaucoup de difficultés avec la Suède, l'An-

gleterre et la Hollande, Bernstorff réussit à maintenir le Danemark en paix jusqu'à la guerre d'Amérique. Cette guerre devint, pour le Danemark, le signal d'une grande prospérité maritime et commerciale, car ses navires, répandus sur toutes les mers du monde, entretenaient un mouvement très-actif avec les contrées belligères. Toutefois, ce mouvement était fréquemment troublé par les croiseurs français et espagnols, par les croiseurs anglais surtout, ce qui obligeait Bernstorff à d'incessantes protestations. Pour se donner plus de force, il proposa à la Suède et à la Russie de renouveler l'ancien traité de neutralité armée; la négociation dura deux ans. Enfin, le 9 juillet 1780, un nouveau traité fut conclu entre les trois puissances, sur cette base capitale : « La liberté du pavillon libre la marchandise. » En sorte que, même les denrées appartenant à l'ennemi, pouvaient être transportées sous pavillon neutre, à l'exception seulement des armes et munitions de guerre. Ce fut là, pour le moment, la dernière victoire diplomatique de Bernstorff. Tombé victime d'une intrigue de cour (30 novembre 1780), fomentée par la Prusse, qu'il avait mécontentée en s'opposant à son entrée dans le traité de neutralité aux conditions qu'elle voulait imposer, il se retira dans le Mecklembourg. Mais, quatre ans après, le jeune prince royal Frédéric, qui l'appréciait et l'aimait, ayant pris en mains les rênes du gouvernement, le rappela et lui rendit son portefeuille. Les circonstances étaient critiques : la Russie était en guerre avec la Suède (1788). Or, comme le traité de 1773 comprenait, entre le Danemark et la Russie, outre le pacte de neutralité, un pacte d'alliance défensive, le Danemark fut obligé d'armer. Mais la Russie ne lui ayant point fourni les subsides convenus, et une intervention de l'Angleterre et de la Prusse paraissant imminente dans le cas où la guerre se prolongerait, il se hâta, du consentement de son allié, de conclure la paix avec la Suède, montrant au monde que s'il l'avait rompu un instant, ce n'avait été que pour faire honneur à sa signature. La Révolution ayant éclaté en France, le Danemark, malgré toutes les sollicitations, se tint à l'écart, au grand profit de sa navigation et de son commerce. Mais lorsque, en 1793, l'Angleterre, la Russie et la Prusse voulurent le contraindre à cesser toute relation commerciale avec la France, qu'elles avaient la prétention d'affamer, Bernstorff, dans une note du 28 juillet, repoussa leur demande avec une force et une dignité qui ne souffraient point de réplique et qui firent une immense sensation en Europe. Cette note, traduite en plusieurs langues, eut en Angleterre même, dans l'espace de quelques semaines, jusqu'à sept éditions. Bernstorff témoigna de la même fermeté l'année suivante (27 mars 1794), lorsque, ayant renouvelé son précédent traité de neutralité avec la Suède, la plupart des ministres étrangers s'élevèrent contre lui; rien ne put le faire se départir des principes qu'il avait arborés en faveur du droit des gens et du droit des neutres.

Ainsi que son oncle, Bernstorff s'occupa aussi activement des affaires intérieures du royaume. C'est à son initiative qu'est due l'émancipation des paysans dans le royaume et dans les duchés, où jusqu'alors ils avaient été courbés sous le servage. La liberté civile, la liberté de la presse eurent en lui un protecteur zélé et énergique. Aucune atteinte n'y fut portée sous son administration. « La liberté de la presse, disait-il souvent, est un grand bien; les avantages qu'on retire de son usage honnête et loyal dépassent de beaucoup les maux qu'entraînent ses abus. La liberté de la presse est un droit inviolable pour tout peuple civilisé, et les gouvernements abaissent leur dignité en y mettant des entraves. » Bernstorff n'était pas moins l'ami des sciences, des lettres et des arts; tout ce qui pouvait contribuer à la gloire et à la prospérité de son pays trouvait toujours en lui un ardent défenseur, un auxiliaire infatigable. Aussi, jamais la situation du Danemark ne fut-elle plus florissante, sous tous les rapports, que durant son long ministère. Il mourut d'un accès de goutte, et sa mort fut un véritable deuil national.

BERNSTORFF (Christian, comte DE), diplomate danois, fils du précédent, né à Copenhague en 1769, mort à Berlin en 1835, fut d'abord ambassadeur dans cette dernière ville et à Stockholm, puis nommé ministre des affaires étrangères en 1797. Dans les circonstances difficiles où la plupart des Etats de l'Europe se trouvaient alors, il crut suivre les conseils de la prudence en faisant observer à une puissance aussi faible que le Danemark le parti de la neutralité. La marine danoise n'en fut pas moins exposée aux insultes des vaisseaux anglais, et le traité de neutralité armée, signé en 1805, ne put préserver Copenhague d'être bombardée en 1807, et la flotte danoise incendiée. En 1810, Bernstorff résigna son portefeuille, et fut nommé ambassadeur à Paris l'année suivante. En 1815, il signa la cession de la Norvège à la Suède, et passa en 1818 au service du roi de Prusse, qui le nomma son ministre des affaires étrangères. Il représenta ce souverain aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Laybach et de Vérone, et quitta définitivement le ministère en 1831. Comme on le voit, durant toute sa carrière, Christian se montra aussi faible et aussi incapable que son glorieux père avait été intelligent et ferme.

BERNT (Joseph), médecin allemand du XIX^e siècle. Il a été successivement professeur de médecine légale à Prague, et de chirurgie à Vienne (1813). Parmi ses ouvrages, écrits en allemand, nous citerons : *Manuel de médecine légale* (Vienne, 1813); *Manuel systématique d'hygiène publique* (1818); *Documents pour servir à la connaissance de la médecine légale* (1818-20, 3 vol., in-8°); *Leçons sur les remèdes à employer dans les cas de mort apparente*, etc. (1819).

BERNUS (Jacques), sculpteur sur bois, né en 1650, à Mazan, dans le comtat Venaissin, mort en 1738. Il n'eut d'abord pour guide que sa propre inspiration; puis il vint, fort jeune encore, à Toulon, où il se fit admettre comme ouvrier dans les ateliers de sculpture navale dirigés par Puget. Sous un pareil maître, un élève aussi bien doué que l'était Bernus ne pouvait manquer de faire de rapides progrès. Après un séjour de cinq ans à Toulon, le jeune artiste revint dans le comtat, où il se fixa définitivement. Pendant sa longue carrière, il exécuta, dans les principales églises de cette province, d'admirables sculptures sur bois, dont plusieurs ont été attribuées à Puget lui-même. Il travailla principalement à Carpentras, où l'avait attiré l'évêque Butti. Outre le mausolée de ce prélat, qu'il exécuta après 1710, l'église de Saint-Siffrein (ancienne cathédrale) a de lui douze statues de saints, deux anges adorateurs et une *Gloire* immense placée au fond du chœur. Ce dernier ouvrage, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de Bernus, a été décrit dans les termes suivants par M. Jules de la Madelène : « Quand, aux jours de grandes fêtes chrétiennes, la vieille cathédrale s'illumine, comme cette *Gloire* rayonne admirablement sous la lumière qui l'inonde! Au milieu de ce magnifique pélemèle d'anges et de chérubins jetés sur les nuages, perdus dans les nimbos d'or, ressortent deux figures colossales d'un effet étrange et grandiose; une surtout, celle de l'archange, est du plus fin style : ses grandes ailes déployées semblent porter tout ce monde; il roidit son corps avec une vigueur si mâle et si belle, qu'on le dirait du vieux Buonarroti. Tout cela est conçu, exécuté avec une exubérance, une fougue, une impétuosité qui rappellent les grandes compositions de Michel-Ange et de Jean Cousin. Richesse de détails, harmonie d'ensemble, savantes études anatomiques, saintes et chrétiennes idéalizations, il y a tout cela dans ce gigantesque entassement. » On attribue encore à Jacques Bernus les merveilleuses sculptures sur bois de l'église de Saint-Maximin (Var); mais quelques auteurs veulent qu'elles aient été exécutées par un dominicain du couvent dont cette église dépendait.

BERNWARD (saint), évêque d'Hildesheim, dans la basse Saxe, né vers le milieu du X^e siècle, mort en 1023. Il fut le précepteur de l'empereur Othon III, et, en cette qualité, il eut une grande part au gouvernement pendant la minorité de ce prince. Nommé à l'évêché d'Hildesheim en 993, il ne négligea rien pour embellir la cathédrale de cette ville, et il fabriqua de sa main des pièces d'argenterie pour les besoins du culte. Il acheta aussi un grand nombre de livres dont il permettait la lecture aux personnes studieuses, et réunissait autour de lui les jeunes gens qui lui paraissaient montrer d'heureuses dispositions pour les instruire lui-même. Il fut canonisé en 1093.

BÉROALDE ou BÉROULD (Mathieu), théologien protestant, historien, né à Saint-Denis, près de Paris, mort à Genève en 1576, fut le précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné. Ayant été condamné au bûcher pour ses opinions religieuses, il s'enfuit à Orléans, combattit dans les guerres civiles, et finit par se réfugier à Genève, où il devint ministre et professeur de philosophie. Vossius et Jos. Scaliger ont fait l'éloge de son ouvrage intitulé *Chronicon sacra scriptura* (1575, in-fol.), dans lequel on trouve cependant des choses fort étranges. C'est ainsi qu'il s'était persuadé que l'Ecriture sainte renfermait tous les matériaux de la chronologie, et qu'il effaçait de l'histoire ancienne tous les noms qu'il ne trouvait pas dans la Bible. Il a encore laissé d'autres écrits, aujourd'hui oubliés.

BÉROALDE DE VERVILLE (François), écrivain français, fils du précédent, né à Paris en 1558, mort vers 1612. Il avait étudié toutes les sciences de son temps, et composa un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui oubliés. Il n'en est pas de même de celui qui parut sans nom d'auteur, et qui lui fut attribué, intitulé : *Moyen de parvenir*. C'est un dialogue entre une foule de personnages anciens, modernes ou imaginaires; on y parle de tout au hasard, dans un style souvent licencieux et toujours ironique, qui rappelle quelquefois celui du curé de Meudon. La Monnoye rapporte, au sujet de ce livre, l'anecdote suivante : « Dans le temps que Saumaise était malade à la cour de Suède, la reine Christine, qui l'y avait fait venir, l'étant allé voir, le trouva au lit, tenant un livre que, par respect, il ferma au moment qu'il la vit entrer. Elle lui demanda ce que c'était. Il lui avoua que c'étaient des contes un peu libres que, dans l'interval de sa maladie, il lisait pour se réjouir. — Ha! ha! dit la reine, voyons ce que c'est; montrez-moi les bons endroits. — Saumaise lui en ayant montré l'un des meilleurs, elle le lut d'abord tout